

Réflexion

Jean Forest

Numéro 91, automne 2001

Eaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

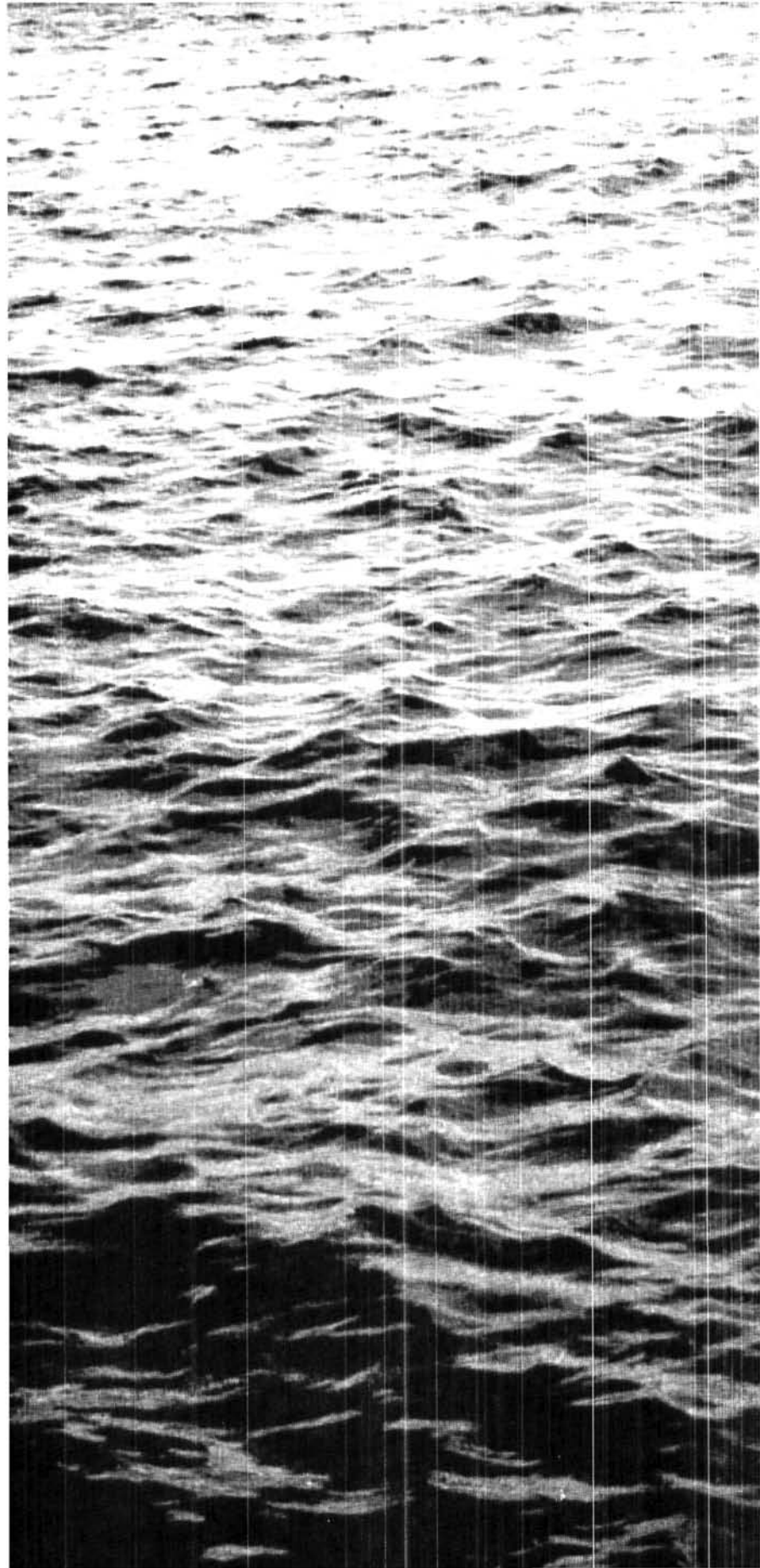
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forest, J. (2001). Réflexion. *Moebius*, (91), 107–133.

RÉFLEXION



*Ohé, du Mœbius!... Ramassis de coulevres!
Mafia d'impuissants et d'infirmes! Beurk!...*

Jean O'Nul dixit.

ou encore

À propos de Jean O'Neil et Jean-Paul Desbiens

Entre Jean: Correspondance 1993-2000

Torchon paru chez Libre Expression en l'an 2001

Bon, commençons par un hors-d'œuvre:

«Et la revue *Mœbius!* Je suis toujours scandalisé de voir que les deniers publics continuent à subventionner ce ramassis de coulevres...

Mais le problème, c'est que ce sont tous des profs de secondaire, de cégep ou d'université, une mafia d'impuissants et d'infirmes, intimement liés entre eux pour intervenir auprès des argentiers, des ministères et trafiquer les programmes scolaires, les récompenses littéraires, les bourses, les subventions, etc.»

Ce n'est qu'une entrée en matière, de quoi faire gicler vos sucres gastriques et vous mettre en appétit, je garde le meilleur pour la suite, y'a gras, mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, accrochez vos bavettes parce qu'on va patauger dans la sauce brune.

Mais reculons dans le temps, l'histoire étant un brin longue.

Freud, Lacan, Untel et moi

D'abord le frère *Untel*, alias Jean-Paul Desbiens.

Premier contact, celui de tout le monde, via la lecture des *Insolences* dans sa première édition chez Jacques Hébert, quoique des années après la Révolution tranquille, une lecture amusante mais je devais faire un effort pour comprendre qu'elle ait pu susciter un tel branle-bas de combat, parce qu'après tout il n'y avait pas là-dedans de

quoi fouetter un chat. Bref un pamphlet qui fait des vagues dans la mer Morte. En Ontario où j'habitais à l'époque de la controverse, le problème des rapports entre l'État et l'Église avait été réglé tout de suite après le déluge, c'est tout dire. Le pamphlet a traîné dans ma bibliothèque jusqu'à ce que je bazarde icelle, et je ne l'ai pas racheté en la reconstituant avec de nouvelles amours.

Et puis plus rien durant une vingtaine d'années, en dehors d'une interview télévisée captée chez des amis, étant donné que je ne regarde pas la télé. Il débarquait de l'avion qui l'avait ramené de ses années de pénitence à Rome et en Suisse, où des études de doctorat sur Piaget l'avaient tenu à l'écart du Québec, l'Église qui tentait d'y sauver ses chers meubles n'ayant pas envie de voir le petit frère s'amuser dans ses sacrées plates-bandes. L'intervieweur lui demandait s'il avait pu constater l'amélioration frappante de la qualité du français intervenue dans l'entre-temps, mais non, pas le moins du monde, non il n'avait rien constaté du tout, car rien ne paraissait avoir changé depuis son expulsion manu militari quelques années plus tôt.

Moi aussi j'étais de retour au Québec, après un très salubre exil volontaire de cinq ans en Ontario, de quoi me déniaiser un peu et apprendre à voir le monde à travers d'autres yeux, ce qui ne fait de mal à personne, naturellement, au contraire, parce qu'on n'est pas tout seul en Amérique.

Après une maîtrise sur Flaubert et un doctorat sur Balzac, publié attendez que j'me vante chez *José Corti* à Paris, on m'offre un poste dans quatre universités québécoises, c'était les années grasses faut croire – on manquait de profs tout simplement, rien à voir avec mes qualités intrinsèques – j'accepte celui de Sherbrooke du fait que l'Estrie me donnait l'impression d'être le paradis sur terre, ce qui d'ailleurs s'est révélé exact étant donné qu'on y respire de l'air et que n'existent ni heures de pointe, ni bouchons, ni ponts absurdes sur un absurde Saint-Laurent. J'y suis depuis trente ans, j'y jouis depuis d'une liberté totale comme de conditions de travail exemplaires, je ne regrette rien, je recommencerais si seulement je pouvais me réincarner en n'oubliant rien de ce que j'ai pu apprendre en cours de route.

Je pensais bien enseigner la littérature française toute ma vie durant mais je dus me résoudre à me partager entre Flaubert, Balzac et un nouveau venu, Freud, un homme que j'avais pris jusque-là pour un obsédé qui ramenait tout à l'entrejambe, juré craché, faut comprendre j'étais mal dégrossi. La psychanalyse entra dans mon univers archéologique grâce à *Critique et vérité* de Roland Barthes, un homme dont j'ignorais jusqu'à l'existence, personne n'ayant prononcé son nom à Laval durant les six années que je venais d'y passer. Laval était une université pontificale préhistorique, sa bibliothèque ne prêtait même pas les œuvres inoffensives d'André Gide aux candidats au doctorat, sous prétexte qu'elles figuraient à l'*Index librorum prohibitorum*, un répertoire bâti à Rome par des obsédés qui ne pensaient qu'au cul, le leur et celui des autres. L'Église de l'amour inconditionnel de son ennemi empêchait même les libraires de la ville de les vendre et l'Assemblée nationale de les rendre disponibles. C'était la belle époque, on entend dire ça, des fois, t'sais veux dire, par les saints innocents.

Barthes reconnaissait sa dette à l'égard d'un certain Jacques Lacan, encore un inconnu pour moi, chassé successivement des lieux publics où il tenait un séminaire suivi par un nombre croissant d'intellectuels qui retournaient ainsi à l'école, mais pas n'importe laquelle, l'*École freudienne de Paris*. Unknown to me. Ce que Barthes racontait dans son opuscule m'avait vraiment frappé, parce que cela correspondait à ce dont j'étais convaincu en matière de littérature, et puis il en faisait un assez joli résumé merci. Je me suis dit que si Barthes admirait Lacan je pouvais me permettre de lire quelque chose de ce qu'il avait écrit et peut-être même de renoncer à voir en Freud un sale juif à l'esprit tordu.

Aussitôt dit, aussitôt fait, je me procure pour une fortune les *Écrits* de Jacques Lacan. Oyoïe mon doux Jésus, à l'aide sacrament, qui c'est c'malade-là? Moi, avec mon doctorat sur Balzac, mon ouvrage paru chez *José Corti* pis mon extrême orgueil, j'y comprenais absolument zéro, rien pantoute. Le naufrage du Titanic m'a quand même été épargné parce qu'ayant compris en deux temps trois mouvements que le plus ignorant des deux c'était

moi, *je n'ai ni pensé ni dit* que Lacan était un grand malade délirant. Je mis mon doctorat, qui ne valait rien, de côté, et allai humblement faire l'achat des œuvres les plus simples de monsieur Sigmund Freud.

J'imagine que pour quelques-unes des couleuvres parmi vous ce que je raconte en guise d'introduction doit remuer des souvenirs apparentés. Là où la folie m'a rattrapé par contre, c'est quand je me suis mis à dépecer Freud, à le mettre en pièces sous forme de milliers de petites fiches. Lui avait pris la peine de faire une géniale synthèse, moi je la démolissais, sans doute pour me donner l'impression que j'apprenais chemin faisant quelque chose de valide. Naturellement qu'au bout de deux ou trois mille fiches j'ai compris que je creusais péniblement ma propre tombe, ce qu'une excavatrice aurait bien fait d'un seul coup de gueule, et qu'au rythme où je perdais mon temps et mon énergie je finirais par ressembler à Bouvard ou à Pécuchet. Stoppons les machines et marche arrière toute!

C'est ainsi qu'après dix ans de travaux forcés je m'embarquai sur le paquebot *Divan*, et en avant la zizique, mais pour de vrai cette fois et en dehors de toute forme de mise en fiches. La croisière au long cours – elle se déroulait à Montréal, ce qui me permit d'engraisser l'industrie pétrolière – a duré bien des années. D'où que je sache aujourd'hui quelque chose de la psychanalyse, de Freud et de Lacan. Je ne dis pas que je comprends tout ce qu'ils racontent ou que les *Écrits* et les *Séminaires* n'ont désormais plus de secrets pour moi, pas du tout. Mais je sais que l'essentiel n'est pas dans les bouquins, que dans la vie il importe avant tout de voir à travers les apparences, de ne pas se laisser piéger par ce que racontent les autres, ceux de la ritournelle, de la matraque ou des Églises.

Passer par Freud, pourvu qu'on ne fasse pas que le saluer en passant, ça déniaise pas mal plus qu'une demi-décennie en Ontario. Ça empêche de dire n'importe quoi n'importe comment n'importe quand, par exemple que le monde de *Mœbius* est un ramassis de couleuvres ou une mafia d'impuissants et d'infirmes, lesquelles injures suggèrent qu'O'Neil lui-même est le phénix des hôtes de nos bois, nullement *impuissant* parce que bandé steady, nullement *infirmes* parce que doué d'une force herculéenne et

pis aussi tentant que Tarzan. Mais les autres, ah les autres, si seulement i z'étaient pas là, hein, comme O'Neil l'avalerait, l'air qui y volent en respirant!

La psychanalyse, ça empêche de dire des bêtises de même, radicalement: *avant* on parle à tort et à travers; *après* on tourne sa langue dans son antre, subséquentment on écrit moins de sottises, résultat ça épargne les forêts boréales, pas d'erreur possible.

Le frère Untel et moi

C'est en 1994 que j'ai eu l'occasion de prendre contact avec le frère Untel, pour être tombé sur un numéro de la *Revue Notre-Dame*, une brochure publiée par des curés pour ranimer les dernières braises de la foi au pays du Québec. Si les *Caisses populaires* la mettent gracieusement en liasse à la disposition du peuple grâce à l'argent du peuple, tout en refusant de mettre mes ouvrages en pile à la disposition de la population, cela est attribuable m'affirme-t-on à ce que pour une raison qui me dépasse le piston me ferait défaut.

Or donc dans un numéro de la *RND* je lis les élucubrations du frère Untel sur son dada préféré, le mauvais état du joual au Québec. Ça tombait bien, *because* je fréquente la même écurie, ma maman n'ayant jamais blagué avec les impuretés langagières et autres. Fallait pas dire: — *Pâsse-moé l'betûrre...* parce que *vlan* in coup de règle en bois su'es jointures! Quant au mot *cul*, mon Dieu, s'il eût fallu, la fin du monde, l'amputation des deux bras c'est çortain. À ce régime-là on devient crétin – un synonyme de chrétien et de Chrétien – avant (quand on a beaucoup de chance, par exemple en rencontrant Freud) de retomber sur le plancher des vaches.

De cette retombée inespérée le frère Untel dans son sermon manifestait qu'il n'avait pas eu vent. Je pris la peine de lui écrire ma façon de penser, via les curés subventionnés par les *Caisses* et le peuple, je le pouvais parce que depuis quasiment dès ma première année à l'université je dus ajouter la langue québécoise à mon enseignement. Or après un quart de siècle d'expérience il

arrive parfois qu'on parvienne à séparer le bon grain, la vraie langue, de l'ivraie, la langue des pédants.

Bref je lui dis que sa position de puriste obsédé ne tient pas debout, qu'il parle à travers son béret de mariste et confond les torchons avec les serviettes, à savoir la langue orale avec la langue écrite, personne n'allant pour lui faire plaisir se mettre à parler comme il écrit, et que d'autre part ce qu'il prend pour des fautes dans le français parlé au Québec représente – la majorité des exemples qu'il en donne l'attestant – l'évolution normale du français de France quand les fadas ne s'en mêlent pas. Je ne fais pas que le lui dire, je le lui prouve carrément, ce que vous pourrez tous constater en lisant ma *Chronologie du québécois* et mon *Anatomie du français québécois* – vous voyez que je sais me tamponner à mon heure (forme cucul la praline du verbe local *se ploguer*).

Le frère a eu la gentillesse et le temps de me répondre, sa retraite lui laissant d'amples loisirs en plus de le plonger quotidiennement dans la déprime, oisiveté oblige, cela se comprend. Pour d'obscures raisons toutes plus divanesques les unes que les autres je lui répondis à mon tour, nos échanges débordant rapidement le cadre de la *langue française bien perlée* pour aborder aux rives de la théologie via la *Bible*, dont je venais d'apprendre quelque chose en tricotant sur le très-tard une maîtrise en théologie juste pour rire, attendu que je me déclare athée, enfin disons que j'estime mon intelligence totalement incapable de prendre position face à l'éternelle question de l'existence ou de l'inexistence de Dieu.

En cours de route j'avais toutefois fait la connaissance d'un grand inconnu, Bernard Dubourg, un cousin de France mis en disponibilité pour des raisons freudiennes et qui pour tuer le temps se mit à lire la Bible, en français d'abord, puis en latin, puis en grec, langues qu'il connaissait à cause du lycée – dont le frère Untel avoue avoir (stupidement) démoli notre version à nous – et enfin – je reviens à B.D. – en copte, en syriaque, en araméen et surtout en hébreu, pour avoir tout à coup soupçonné que non seulement l'*Ancien* mais aussi le *Nouveau Testament*, comme on dit à tort et à travers, avaient sans doute été rédigés en cette dernière langue et pas du tout en grec

ou en araméen. J'ai dévoré deux tomes d'un ouvrage publié grâce à Philippe Sollers chez Gallimard, *L'invention de Jésus*, avec la certitude que B.D. représentait pour la Bible ce que Freud et Lacan avaient représenté pour l'esprit humain privé de l'inconscient, un découvreur de la taille de Copernic, de Galilée, de Champollion, de Darwin ou d'Einstein. Je m'amusais beaucoup, je carburais au carburant super sans plomb.

Il prouve, attention je pèse mes mots, moi, il prouve, Dubourg, sans laisser subsister le plus petit doute, que le prétendu *Nouveau Testament* n'est qu'un choix de textes issus d'une production nombreuse de fictions nées au cœur d'une tradition judaïque, et pas du tout le récit tout frelaté qu'il soit d'événements historiques, en d'autres termes que Jésus et ses disciples ne sont que personnages de légende. Il en fournit la *preuve*, dont j'énonce quelque chose dans *Bible et psychanalyse*, à partir du décorticage de la méthode d'engendrement de ces textes, tout en faisant fourmiller les exemples les plus probants dans son étude, une analyse mordante à souhait et qui ridiculise tant les amateurs de grec biblique que ceux d'une *Terre Sainte* historique. Il est rare qu'un seul homme arrive ainsi à couvrir toute une civilisation de ridicule, surtout lorsque celle-ci a massacré des millions d'humains et persécuté des centaines de millions d'autres humains en détruisant d'innombrables cultures *au nom d'un personnage de légende...*

Il n'est jamais trop tard pour se déniaiser.

Je prouve d'abord au frère que sa position académicienne face à la langue parlée relève du farfelu, de l'intenable, de l'imaginaire, qu'il perd son temps et fait perdre celui de ceux qui le croient sur parole à cause de son prestige, ce que personne n'a le droit de faire, le temps étant précieux.

Je l'amène ensuite, curieux et troublé, à se procurer les deux tomes de l'ouvrage de Dubourg, et je vois qu'il les lit très attentivement: nous discutons là-dessus amicalement, honnêtement, notre correspondance se déployant de la sorte mine de rien sur plusieurs années.

Comme le lien le plus étroit relie la subversion freudienne, ou lacanienne, à la subversion qu'opère B.D., pour ne rien dire de celle qu'inflige la linguistique aux amateurs de *Bon Usage*, nos échanges épistolaires grouillèrent de pensées critiques, car systématiquement nous adoptions d'entrée de jeu des positions contradictoires. D'où l'intérêt très réel de notre échange de points de vue, qui reposait évidemment sur l'incapacité à convenir du même dans la plupart des cas. À la fin du seul été 1999 il m'apprenait qu'en quatre mois je lui avais barbouillé cent trente-neuf pages, quasiment deux fois plus que ce qu'O'Nul a pu péniblement trouver de platitudes à lui écrire de son côté en sept longues et interminables années. Nous n'avons pas perdu notre temps. D'où la moitié de dédicace qui ne dépare point *Psychanalyse Littérature Enseignement* – je me *retamponne* – paru il y a peu, une dédicace que je ne renie nullement malgré tout, je vous assure.

O'Nul

Je savais par la bande qu'il correspondait avec un certain O'Neil, un homme qu'il appréciait au point de le tenir pour le meilleur écrivain du Québec, *ex aequo* avec lui-même, une affirmation à prendre au pied de la lettre naturellement, le frère se prenant réellement pour un écrivain, même s'il n'a commis aucun texte de fiction, en fait rien de ce que l'on considère comme relevant de l'étiquette *écrivain*. Je ne le chicane pas là-dessus, sachant que l'écrivain est celui qui fait dépendre l'existence de son âme de l'exercice de l'écriture, laquelle n'a que des rapports idéologiques avec la fiction, et puis qu'au fond tout est fiction de toute façon, alors je veux bien qu'il se considère comme le meilleur écrivain du Québec, assertion qui n'a cependant de valeur qu'en fonction de paramètres dont hélas je ne connais rien.

En Jean O'Neil par contre, me disais-je, peut-être trouverais-je un *écrivain* pour de vrai, au sens traditionnel? Je pouvais cependant d'autant moins me prononcer à son sujet que je n'avais rien lu de lui, son nom même m'étant inconnu, un nom que je n'aurais d'autre part pas

gratifié d'une seule *l* parce que je le confondais avec des O'Neill à deux *ll*. Mais comme j'avais peu à peu pris l'habitude des coups de cœur bizarroïdes du frère, je n'ai pas tiqué trop fort, et puis on ne sait jamais, après tout qui connaît Bernard Dubourg? Cela n'enlève évidemment rien à la valeur de ses découvertes, interrompues hélas par un infarctus foudroyant peu de temps après que j'eus pris la décision de lui rendre visite dans son Massif central, on dirait presque un coup monté par un agent du Vatican...

Quand paraissait une tranche de son *Journal* le frère m'en faisait parvenir un exemplaire à charge de revanche, de telle sorte que je lisais ses réactions dans ses lettres et qu'il prenait connaissance des miennes dans le torchon qu'est la revue *Mœbius*, ma critique des *Années novembre*, la tranche des années 1993-1995, paraissant dans le numéro 72, celle d'*À l'heure qu'il est*, des années 1996-1997, dans le numéro 82 et celle d'*Ainsi donc...*, des années 1998-1999, dans le numéro 87. J'y ai lancé quelques idées contradictoires pour mettre en valeur le caractère fossile du discours du frère, archéologique dans la mesure où ses positions n'ont plus d'adeptes dans la société d'aujourd'hui, tout en représentant assez bien ce que les curés dits avancés de ma jeunesse envolée pensaient à leurs risques et périls, qui étaient grands, la *Gestapo* vaticane veillant au grain avec son expérience bimillénaire de la violence du bâillon.

Ses supérieurs firent des pieds et des mains pour empêcher les *Insolences* de paraître et Rome l'impossible pour l'amener à quitter la congrégation des frères maristes, le défroquage étant très à la mode à l'époque. On crut le museler en l'expédiant au loin, dans les Europes, on se trompait, l'époque jouant à moyen terme en sa faveur. On lit tout ça dans la très belle réédition des *Insolences* parue en 1988. Mais il sait aussi bien que moi qu'en 1930, en 1940 ou en 1950 les *Insolences* n'auraient jamais paru nulle part et qu'on lui aurait *farmé sa yueule ben tight* en l'expédiant sous bonne garde *in pace* et au diable vauvert. Et puis n'est-il pas évident que quelques siècles plus tôt on l'aurait même rôti A.M.D.G. sur la place

publique, pour la plus grande joie de badauds benoîtement catholiques?

Si j'aime converser par écrit avec lui – nous ne nous sommes jamais rencontrés, jamais nous ne nous sommes placoté ça au téléphone – c'est justement qu'il est un fossile vivant, comme dirait l'autre un homme surgelé vers 1965 qui aurait conservé l'usage de ses cordes vocales et de sa main droite, et qu'un hurluberlu comme ça, ça a tout à voir avec quelques-unes des bonnes raisons qui m'ont amené à pratiquer le sport de la *divanette* freudienne pendant de nombreuses années. Si bien qu'à travers lui je converse avec ma jeunesse, retombe en enfance et retrouve l'aveuglement obstiné d'Œdipe qui écoute Tirésias lui raconter ses quatre vérités tout en ne voyant rien venir, ce qui s'appelle rien pantoute pantoute, pantoute.

L'exercice est un peu fastidieux parce que ça oblige son homme à se répéter moult fois, et puis parce que vous ne marquez jamais de points. Oh, malin comme un singe il comprend tout du premier coup, l'ennui c'est que les vieux singes apprennent pas vite vite vite de nouvelles grimaces, si bien que des fois je me dis que je perds peut-être mon temps, mais c'est pas grave parce que de toute manière on ne s'écrit pour ainsi dire presque plus, attendu que j'ai fait bifurquer ma main droite du côté de l'écriture, à cause de certains ouvrages qui insistaient pour naître, à chacun ses lubies c'est le destin.

Correspondance

Un jour je reçois une lettre et apprends qu'on lui a demandé de faire paraître sa correspondance avec O'Neil, il y insiste même, que ça n'est pas venu de lui, cette idée. Mais enfin il dit *oui* parce que le plaisir de paraître est irrésistible, d'où le nombre effarant des prétendues *nouveautés* qui nous inondent d'*anciennetés*. Je pensai que le livre n'allait pas aboutir sur ma table avant plusieurs mois minimum, une correspondance exigeant des tas de soins annexes, par exemple un *index*, bien fastidieux à composer. Mais non, à peine quelques semaines plus tard *pouf*,

voilà l'objet qui atterrit chez moi! Ça m'a quand même étonné...

Comme tout de suite je suis allé voir à l'*index* s'il parlait de moi j'ai aussitôt pu constater qu'il n'y en avait pas, d'*index*. Imaginez un peu que *la Pléiade* vous vende un tome de la correspondance de Julien Green ou de François Mauriac, et puis ben désolé pas d'*index* mon vieux... On ne va quand même pas se le taper individuellement, leur *index*! Je lui écris tout de suite pour m'en plaindre et ajoute que dans son livre on ne trouve même pas la table des lettres échangées, avec les dates et tout! Ça fait un brin garroché, mal ficelé, le lecteur agacé se débrouille comme il peut, c'est bien dommage...

Y avait l'feu?

Malgré tout je lis, je lis... Au tout début je suis déçu mais faut comprendre, après sept ans ou presque de correspondance assidue je n'allais pas apprendre grand-chose, faut pas charrier, de telle sorte que je lis ici ce que j'ai déjà eu l'occasion de lire ailleurs et même de discuter ample-ment. Je me console en me rappelant que d'abord le livre ne m'a rien coûté et puis que, quand même, je vais faire connaissance avec O'Neil, l'autre correspondant du frère, qui n'en a que deux, bien que ses connaissances soient innombrables. Mais là plus je lisais moins ça me plaisait ce que je lisais, spécialement sous la plume du Neil à une aile en question: ça résonnait creux, *boiiiing... boiiiing... boiiiing...* Vous tapez sur un tonneau avec un marteau, c'est le bruit que ça donne, voilà, vous y êtes. Heureusement que le frère écrivait pas mal plus que le Neil, lequel se contentait mollement de répondre aux bouquets de fleurs que le frère s'obstinait à lui balancer.

J'attendais de comprendre la raison de ce qui prenait la forme d'une sottise, parce que plus le Neil écrivait, plus c'était creux.

Mégaboiing... boiiiing... boiiiing...

Et puis ça commençait plutôt mal, le frère se plaignant illico de ce que les *Éditions de l'Homme* venaient de refuser le manuscrit de son *Journal*, la tranche de 1983 à 1992. Aussitôt dit aussitôt fait, v'là not'Nul qui se vire et lance un S.O.S. à Bastien son copain, l'éditeur de *Libre Expression* – lequel il avoue sans ambages téter de mois

en mois pour survivre – pour lui signaler la vive douleur de son compère. La première lettre du frère étant datée du 8 février, la deuxième du 22 et le S.O.S. du 27, on triplegalope pas pour rire dans le corral. Or le 14 mai not’Nul onctueux comme un cafard dirige une lettre d’humbles remerciements vers les cinq répondants qui ont appuyé sa candidature au prix Athanase-David... dont not’ frère, *ouin ouin*, qui a sans le moindre doute alerté les quatre autres, ce contre quoi je n’aurais rien si not’Nul ne déblatérerait sans cesse contre les hosties de prix littéraires et les écoeurants de la bande à *Mæbius*, qui manipulent les donneux de prix, etc.

Il se soumet de même aux demandes de bourses en s’en plaignant au frère, qui répondra ainsi: *Les demandes de bourses. Il n’y a pas à y couper, il faut être pistonné. Mon expérience personnelle à ce sujet se résume comme suit: à deux reprises, j’ai pistonné un professeur du cégep de Sainte-Foy auprès de la Fondation Gérard-Dion (deux fois 2 000 \$), et un ami pour la même somme. Résultats rapides et positifs pour la raison que Gérard Dion était mon ami, et ce, indépendamment du sérieux des projets présentés. Not’Nul acceptera-t-il dès lors honteusement de passer sous le piston? Ben voyons donc! Là où les autres ont tort d’exploiter le système, lui a pleinement raison. C.Q.F.D.*

Cela se gâtera considérablement lorsque le pistonnage du frère fera de not’Nul un membre de l’Ordre national du Québec. Je relève l’aveu candide: *Dans le même ordre d’idées, j’étais membre de l’Ordre national du Québec lorsque votre candidature a été soumise. Candidature soumise par lui!*

Cela me gêne qu’on traite *Mæbius* de porcherie tout en se vautrant dans une soue à cochons, pour parler ben franchement. Ça commençait plutôt mal. Ça allait pas trop trop non plus s’améliorer en cours de route, faut pas creire.

Du trou du cul

C’est que la *marde*, le *trou du cul*, les *pets* et la *crotte* en général jouent un bien grand rôle dans l’univers déli-

rant de not'Nul: il en voit partout, ça gicle, ça giboie, ça gerbe. Il y en a par exemple parmi nous, à l'entendre, qui produisent des discours nationalistes *totoniques*, d'un nationalisme non seulement *ombilical*, mais encore *trou-de-cultant*. Nous sommes ici dans sa deuxième lettre, il annonce ses couleurs, un camaïeu de caca d'oie qu'il soutiendra valeureusement. Les *trous-de-cul* visés ici par son jeu de fléchettes à crotte étant Pierre Bourgault, Lysiane Gagnon, Claude Jasmin et *monseigneur* Foglia, tous réunis pêle-mêle dans un sac à marde.

S'il était lacanien, dit-il, il écrirait même *do(cul)menté*, non mais c'est-i assez fort de ketchup, hein? V'là not' pau' Lacan exécuté d'un coup de carabine à plomb dans l'cul! C'est pourtant pas qu'le cul ça soye son truc, à not'Nul, Dieu sait... quoiqu'il affirme bien *emmerder* les intervieweurs pendant ses tournées de promotion – ce qui est la pure vérité, mettez-vous à leur place, vous crieriez pas à la *marde*? – et souffre *de ne pouvoir carrément dire à certaines personnes d'aller chier*, à savoir celles de l'ÉNAP et des délégations du Québec qui ont fait une psychanalyse, lesquelles composent *la galerie des m'as-tu-vu qui fréquentent le Walhalla des trous-de-cul*, vraisemblablement rue Cherrier où travaille dans un bar son fils Martin. Quant aux conférences qui l'emmerdent tant, et qu'il prononce pour les 200 \$ qu'elles lui rapportent, gracieuseté du *Conseil des Arts* – une annexe outaouaise de *Mæbius* – s'il en déplore la condition c'est qu'il affirme y devoir *montrer son cul* au public qui se déplace pourtant de bonne foi pour rencontrer un écrivain. Là, visiblement, il doit bien confondre sa bette avec son *cul*, pas possible qu'il confrenchie en parlant avec son anus, quand même, ou alors c'est tout un pétomane, not'Nul!

Mais au fait, dans l'ouvrage dont je parle, qu'est-ce qu'il croit donc nous montrer, son âme éternelle?

Continuons: les *Salons* le font chier jusqu'à la diarrhée, c'est pas possible, surhumain, parce qu'il doit s'y frotter, même de loin, *anus anum fricat*, avec d'autres écrivains, or: *La plupart des écrivains québécois sont des cabotins super chiants qui vous soupçonnent d'être un maudit baveux si vous restez dans votre réserve sans applaudir leurs steppettes*. Not'Nul, *baveux*? Aïe woh là, tu veux rire,

bonhomme, arrête-moi ça t'suite! Un bénédictin qui a envie comme Montaigne de passer sa vie entière à méditer tout seul et en silence *le cul sur la selle* – pour passer sa vie à la selle, chers amis, faut une méchante envie – ce que lui souhaite d'ailleurs fraternellement le frère, compatissant comme tout. Un esthète qui clame hautement que: *La curiosité me gruge toujours le trou de cul!* Un troubadour qui recopie au frère une berceuse cavalière: *Malbrough s'en va-t-en guerre, Pète en haut, pète en bas, pète en l'air(e)...* Officiel que not'Nul devait aimer jouer dans les trous de bouette durant les quatre ou cinq premières décennies de sa longue et interminable enfance.

Un immense trou-de-cul

Mais j'ai gardé le plus beau pour la fin, parce que qui c'est d'après vous qu'est le roi des trous-de-cul? Non non, c'est pas Bourgault, c'est pas René Lévesque, c'est pas Jean Chrétien... tous anus ordinaires néanmoins et au demeurant, c'est *Jean Forest yes Sir!* Pourquoi? Ben parce que j'ai publié une critique des *Années novembre* dans le torchon que vous lisez – un vrai bâton merdeux – et que not'Nul, à qui le frère l'avait fait parvenir, a pas trop aimé ça. D'où son cri du cul: *Mais qui est cet immense trou de cul – qui écrit fort bien – qui vit encore des certitudes de Freud... je croyais qu'il était passé au caniveau... Et il croit que vous êtes un attardé.*

L'odeur de marde qu'il répand autour de lui l'excite alors si violemment qu'il en devient halluciné, il croit voir *mousser la bave aux lèvres de Jean Forest!* Les deux extrémités du tube digestif doivent hanter ses nuits de caniveau, à not'Nul, ç'a tu du bon sens! Il enchaîne, t'nez vos culottes c'est pas mal fort: *Et la revue Mœbius! Je suis toujours scandalisé de voir que les deniers publics continuent à subventionner ce ramassis de couleuvres. Il y a quatre ans, on m'avait demandé, comme à plusieurs autres – v'là la gaffe, aurait fallu lui demander à lui tout seul – de commenter la phrase de Marguerite Duras: «Écrire, c'est savoir résister à l'écriture.» Je n'avais même pas daigné répondre.* Suit l'épanchement de bile relatif au monopole que la bande à

Mœbius exerce sur les argentiers, les ministères, les programmes scolaires, les récompenses littéraires, les bourses, les subventions, etc. Un pouvoir tellement occulte que jamais je n'ai connu son existence, en conséquence de quoi j'ai perpétuellement raté l'occasion en or d'en profiter. Va falloir que j'en parle à Giroux!

L'indigence obligeant il se rabat pour sa part sur son modeste lot de merde. Doit-il se rendre au centre-ville acheter l'ouvrage du frère? *Quelle merde!* La solitude lui pèse-t-elle tout à coup? Elle *lui devient aussi pesante qu'une envie de...* Son univers s'élabore de la sorte à partir de rêvasseries solitaires délirantes et gratuites, celles-ci prenant cependant *du temps et un peu beaucoup de caca*. Je n'ai pas bien compris ce qu'il fait de ce caca-là. P't'êt'ben qu'il le recycle dans son encrier? C'est certain que c'est tout un moineau, not'Nul, mais on l'aime de même. Qui c'est qui prendrait sa place, si i décédait?

Ça laisserait un *gros trou...*

Trêve de plaisanterie

Bon, *enough is enough*. Personnellement on me l'aurait prédit que je l'aurais pas cru, tout bonnement. Me faire traiter d'*immense trou de cul!* Incroyable. Je critique des idées, celles d'un correspondant fidèle, et *pan*, un char de merde par la tête. Ce monsieur ne sait pas vivre. Il cherche à enfouir sous ses déchets ceux-là que l'Église faisait monter sur le bûcher pour avoir eu des idées qui n'étaient pas de son goût. En l'an 2000, ça fait un peu *archéologique*.

On s'étonne de l'entendre jouer au pédant: *L'important est de ne pas passer son temps à renifler la crotte autour de soi*. À mon avis il fait une gaffe, ses sens le trompant grandement: la crotte n'est pas autour de lui, donc en nous, non, elle émane *de lui*, il confond l'odeur de sa merde avec celle des autres. Nuance! Not'Nul i pue, faudrait lui dire de prendre sa douche de temps en temps...

Le frère de son côté a pris ses précautions dès sa préface: *Ma seconde remarque porte sur la suppression de certains jugements sur des personnes vivantes ou de*

certaines commentaires que je me permettais dans mes lettres, mais qui n'étaient pas habillés pour sortir dehors. Justement, on s'habille pour aller en ville. Et même entre amis, on s'habille. Il a dû oublier de lui en toucher un mot...

Nous sommes bien entendu tous trois comme tous les Québécois capables de grossièretés, la chose étant à la portée du premier venu et les tavernes adaptées à leur expression en petit comité, la bière faisant avaler les plus salées. Le frère et moi nous nous sommes quand même entendus pour ne pas confondre la *vulgarité*, de *vulgus*, le commun des hommes – qui autorise entre amis des énoncés que l'écriture réproouve – et la *grossièreté*, parce qu'il y a une place pour chaque chose et qu'on ne doit pas les déplacer. La grossièreté n'étant jamais de rigueur dans une publication parce qu'elle est une insulte à la qualité de celui qui s'y avilit et laisse planer le doute sur l'intégrité de l'autre, lequel le plus souvent ne peut se défendre, bref une atteinte à la réputation, ce qui est condamné par la loi et rend son auteur justiciable de poursuites au civil: or visiblement Jean O'Neil est à ce titre un grossier personnage.

J'ai regretté que le frère Untel ait traîné son nom dans la boue en s'associant à la publication de nombreuses expressions pas le moins du monde habillées pour aller en ville, et plus encore ai-je mal réagi à son silence, en face des salissures qui cherchaient à atteindre son correspondant, qu'il connaît assez bien pour savoir qu'elles sont sans fondement. Je ne tolérerais pas que l'on insulte le frère Untel en ma présence. Or qui ne dit mot, consent.

Don Juan, encore un *Jean*, ne modérerait-il pas les transports déblatérants de don Carlos, dans Molière, en le prévenant: — *Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît; il est un peu de mes amis, et ce serait à moi une espèce de lâcheté que d'en ouïr du mal.* Certainement oui, noblesse oblige, même celle du *vulgus*, dont je sais parfaitement qu'il n'a pas coutume de rien concéder en matière d'honneur.

Pour quelle raison le frère correspond-il donc avec une telle ordure?

Conchier l'autre

Leur technique est vieille comme le monde: faire croire à la saleté de l'autre étant censé vous rendre votre virginité. L'État et l'Église en ont toujours joué en virtuoses, contre *les autres* qui sont forcément des méchants: juifs, communistes, protestants, païens, papistes, pédérastes, etc. Le mot *charogne* fait trop souvent surface sous la plume du frère: Louis XV, *charogne*; Céline, *vieille charogne*; *charognes, ceux qui négocient leur prime de séparation, ces mois-ci...* Je réproouve qu'il trouve le moyen de cracher sur Jean Larose, à cause de son congé sabbatique, sur les lesbiennes, les profs d'université, Anne Hébert, parce qu'elle vit à Paris, Marie-Claire Blais, parce qu'elle vit à New York, les deux de plus étant du troisième sexe, Papineau, pour avoir touché son salaire en exil, Parizeau pour son vignoble en Provence... Toute la page 179 me gêne, on s'attend presque à ce qu'il y mette en doute l'honnêteté des Québécois qui filent en Floride l'hiver venu, pour manque de solidarité face à l'hiver boréal. Je ne l'aurais pas non plus accompagné au cimetière où vérifier s'il est bien vrai qu'aucun symbole chrétien ne figure sur la pierre tombale de René Lévesque ou de Félix Leclerc: on n'en trouvera certainement aucun sur la mienne, et que dirait-il donc de la sienne, s'avisât-on d'en supprimer la croix? À chacun sa chacune et qu'on nous fiche la paix avec ses dadas.

Je n'ai rien ni pour ni contre Mackenzie King, cela me consterne tout de même d'entendre deux hommes de plus de soixante ans faire les pitres autour d'une photo en pied grandeur nature qu'il aurait affichée chez lui, celle de *Barbara Ann Scott*, une belle fille en patins et tutu, la grande patineuse du dernier siècle, parce que ce sont là propos d'adolescents intimidés par le sexe de la femme. Cela me gêne de lire que nos deux compères le traitent pour cette raison de *vieux pédé*, de *vieux cochon*. Cette plaisanterie bien chrétienne essaie encore une fois de faire refluer le désir du corps de la femme adulte sur celui puéril de la *Vierge Marie*, dont on ne se prive pourtant pas de représenter les charmes imaginaires, grandeur nature et en pied par-dessus le marché, souvent poitrine nue qui

plus est, dans toutes les églises du monde catholique... Si seulement le frère savait combien tant le whisky que la fumée de ses cigarettes tiennent justement à la seule femme de sa vie, peut-être verrait-il combien lui-même, qui tête encore et toujours à son âge, n'est qu'un *vieux cochon* à sa manière, comme tous les hommes qui ont eu une mère...

Tant d'homosexuels sont montés sur le bûcher, en Angleterre le gibet n'accueillit-il pas son dernier hôte en 1835?... Un *vieux pédé* mis à mort, bof! Je n'approuve pas les paroles qu'O'Neil réserve à Éthier-Blais: *Je n'oublierai jamais le jour où Jean Éthier-Blais, alias la comtesse Roudoudou, m'avait pris à partie dans Le Devoir... le prince des tapettes qui faisait la roue devant ses éphèbes de McGill...*

Serais-je tout seul à y sentir le vif désir de salir l'autre, au sens de le conchier? Écoutez-le: *je suppose qu'on ne se débarrasse pas plus des Papineau, des Groulx, des Bourgault, des Lévesque, des Landry et des Parizeau qu'on ne se débarrasse du sida.* Notez l'association *pédés / excréments / têtes de Turc*. Toujours la *merde*, dont il tente de couvrir les autres, pour mieux faire resplendir sa propreté impeccable de pauvre petit Jésus persécuté, encore que membre dûment pistonné de l'*Ordre national du Québec*. Il récidive: *Jean Éthier-Plaie, la reine des abeilles*, apostrophe Godbout, Marcotte, Bouchard, la charge, caricaturale, évoquant en grotesque la proverbiale *crotte* que les auteurs gardent en réserve pour les critiques qui ont osé ne pas les célébrer, ce qu'on appelle une pique d'amour-propre. Il n'en porte pas pour autant dans son cœur les écrivains qui font de lui un nain. Marcel Proust? Mon Dieu... *un quidam qui écrivait mal et avait du temps à perdre avec une madeleine détrempée...* le tout textuellement, naturellement. Doit-on subodorer que les orientations *Sodome et Gomorrhe* de l'homme y sont pour quelque chose de surcroît?

Je me souviens parfaitement des injures que le clergé de ma jeunesse distribuait dans nos écoles primaires, contre Darwin, qui nous prenait pour des singes, Freud, qui nous prenait pour des animaux, Marx, qui prenait l'Église pour une spoliatrice, sacrilège dont ni Hitler ni Franco n'ont

voulu se rendre coupables, l'Église les appuyant pour cette raison même.

Cette correspondance sent le soufre.

Pourrait-on traduire O'Nul en justice? On peut l'imaginer, il suffirait de remplacer *pédé, cochon, tapettes, etc.* par *sale juif...* Pourquoi donc les attaques qui ne sont plus tolérées à l'égard des juifs le seraient-elles à l'égard d'autres boucs émissaires?

Ce sont là propos de taverne, cela ne se publie pas, de même qu'on ne chie pas sur la table mais dans les chiottes du restaurant, parce qu'elles sont faites pour mais pas la nappe.

Encore Jean Forest: *Pour en revenir à la critique de Jean Forest, j'aimerais bien pouvoir vous aider mais je me sens très impuissant devant pareille connerie. Mon frère Pierre a adoré les Années novembre. Je voudrais en relire des bouts, à la lecture de ce torchon, mais je m'aperçois que Pierre ne me l'a pas remis. Doit-on aussi demander à son frère Pierre la raison de son mépris pour Proust, qui d'ailleurs partage un honneur généreusement répandu à gauche et à droite:... il y en a un paquet que je méprise, comme Pascal que je considère simplement comme un petit prétentieux, poussif de surcroît.*

Mon Dieu que faire des êtres chétifs, maladifs, névrosés, des homosexuels, féministes, nationalistes, politiciens, professeurs, critiques... Ça sent le soufre à plein nez, j'entends aboyer les bergers allemands, ceux des nazis, des franquistes, des idanovistes de Staline, j'ai les oreilles qui résonnent des *anathema sit!* de la papauté.

Pas un mot des *idées* que Forest soulève dans sa critique des *idées* d'Untel, pas un mot au public qui se demandera bien quelles horreurs j'ai pu proférer pour *salir la personne* de Jean-Paul Desbiens!

Un jour O'Nul demande au frère: *Auriez-vous copie de la critique de Jean Forest sur Les Années novembre? Je crois que je m'étais fait un devoir de la détruire.*

Il n'y a pas si longtemps l'Église et l'État *détruisaient* les intellectuels, réduits en cendres pour le plus grand bien de leur âme immortelle ou mortelle piégée par Satan ou l'opposition.

La mort

La mort rôde constamment entre les lignes, la sienne et celle du christianisme par la force des choses, la Révolution tranquille ayant coïncidé avec l'enterrement tranquille du *bon vieux temps* chrétien.

O'Neil: *L'Époque est confondante. C'est le chaos partout.*

Avant c'était si chouette! Attila, les Huns, Charlemagne en Saxe, les Vikings, les croisades, les guerres de religion, l'extermination des Amérindiens, la réduction en esclavage des Africains, l'impérialisme européen, les tranchées et la boucherie de 1914, que sais-je!

Untel: *De la déprime. C'est mon pain quotidien.*

L'autre venait de lui avouer la constance de la sienne. Passez-moi la moutarde, je vous passe le séné. Périodiquement il lui confie sa *dépression totale, le néant le plus complet, sa dépression, qu'il croule après que son fils eut croulé*. Il y insiste en se répétant: *C'est bien effrayant comme j'ai la mélancolie à fleur de peau*. La mélancolie est une maladie, O'Neil, lisez Freud là-dessus, je vous conseille un court travail intitulé *Deuil et mélancolie*. Il arrive même que ça se soigne.

O'Neil: *J'ai mauditement hâte d'être mort.*

O'Neil: *Pascal est mort à 39 ans, le chanceux! Depuis le temps que j'ai hâte d'être mort. La mort est certainement la plus grande, la plus belle aventure qui suive la naissance...*

Je n'invente rien, rassurez-vous, je cite.

Mais aussi sa maman le lui avait-elle prophétisé.

Maman O'Neil: *Toi, Jean, tu seras jamais dans le ring!*

Bonne nouvelle! O'Neil tombe amoureux, malgré son âge! Espèce de *vieux cochon*! Mais par malheur le coup de foudre hivernal est suivi d'un *constat d'impuissance total*, d'où que Ti-Jean se mette à courir les pharmacies et les médecins...

J'ai dit, je cite, je n'invente rien.

Mother Knows Best?

Remarque freudienne: quand un lecteur le félicite et lui parle de *la question du père* dans son œuvre, un père dont on ne souffle mot ici, Ti-Jean pique une sainte colère et l'insulte.

Malgré son goût pour le tombeau il se croit vraiment le plus grand écrivain du Québec, le frère le lui ayant affirmé à maintes reprises. Écrire lui est par ailleurs une vocation messianique. Il n'écrit en effet nullement pour se faire plaisir, faut pas croire, ni par nécessité vitale, parce que tel serait son destin freudien, non non. Vous ne devinez jamais pourquoi O'Nul écrit... C'est pourtant simple: *Mais moi, au moins, je sais pourquoi j'écris et c'est tout simplement parce que la plupart des autres écrivent mal... il n'y a que deux écrivains au Québec, vous et moi.*

Vous croyez à une plaisanterie? Mes amis, vous auriez tort, la blague n'étant qu'une précaution oratoire.

Toujours est-il que si les autres se mettaient à écrire bien, lui, il deviendrait quoi?

De toute façon je n'en suis pas si sûr, moi, qu'il écrive bien. Évidemment je n'ai pu lire que les poèmes qu'il fait parvenir chaque année au frère à l'occasion de Noël, des textes qui ressemblent aux *compliments* que nous récitions pour la fête de monsieur le curé, autrefois chez les bonnes sœurs, des vers d'une niaiserie *confondante*, bêtes à grincer des dents. Et quand dans ce tombeau obscur une lumière tout à coup m'illumine, quelques lignes à peine mais quand même... hélas je découvre qu'elles sont d'Aragon!

À quoi bon cette publication?

Visiblement il y a là quelque chose que de prime abord je ne saisis pas.

Deux hommes connus décident de livrer au public leur correspondance, pour quoi faire? Évidemment qu'un éditeur a flairé là un possible bon coup, sans compter qu'O'Nul, se trouvant perpétuellement dans la dèche, a coutume de faire flèche de tout bois, au point de réviser des manuels pour l'*École Polytechnique* ou de composer des textes touristiques sur le Canada à la demande de *Reader's Digest*. Mais Untel? Lui peut compter jusqu'à sa mort sur les finances pour le moment inépuisables de sa congrégation et de l'Église. On doit chercher ailleurs. Le vif plaisir d'être publié? Sans doute, les pires passions étant

celles de la vieillesse. Mais tout de même, est-il donc nécessaire de vomir du venin pour satisfaire sa bosse?

J'ai déjà noté qu'il fait patte de velours en se censurant, et qu'il nous en prévient dans un avis au lecteur dont en pratique il aurait pu se dispenser. Il veut donc que nous sachions que la grossièreté d'O'Nul n'a rien à envier à la sienne, laquelle au contraire aurait pu s'étaler avec la même *insolence*.

Quelque chose me chicotait.

Je repris le livre et brièvement le dépouillai, pour vérifier une hypothèse, celle que l'un aurait cherché l'autre, je dis l'Untel l'O'Nul, ce dernier tombant béatement dans le panneau sous l'avalanche des compliments à lui balancés.

Statistiquement cela devait pouvoir se vérifier.

J'ai comptabilisé toutes les lignes de leurs lettres afin de mesurer la part de l'un et celle de l'autre: pour Untel, 230 pages, pour O'Nul, 120. Je soustrais les annexes, des textes rédigés à d'autres occasions, ce que j'appelle des hors-d'œuvre: 20 pages ici, 36 là. En fin de compte: 210 pages pour Untel et 84 pour O'Nul. À Untel reviennent 71,5 % de l'ouvrage, à O'Nul, 28,5 %. À quoi s'ajoutent 56 pages blanches. Mon compte est bon. Avantage Untel.

Ou désavantage?...

Sachant de plus que dans bien des cas les lettres d'O'Nul ne représentent que de brefs accusés de réception, ou ne contiennent absolument rien de personnel, qu'elles remplissent en faisant acte de politesse un vide qui s'éternisait, j'ai épluché tout l'ouvrage afin de le réduire aux lettres à contenu personnel. Voici le résultat de mon enquête, année par année, du côté d'O'Nul d'abord:

1993: au total 10 envois, dont 3 hors-d'œuvre, 3 lettres personnelles.

1994: au total 4 envois, dont 3 hors-d'œuvre, 1 lettre personnelle.

1995: au total 6 envois, dont 1 hors-d'œuvre, 2 lettres personnelles.

1996: au total 10 envois, dont 4 hors-d'œuvre, 3 lettres personnelles.

1997: au total 8 envois, dont 4 hors-d'œuvre, 3 lettres personnelles.

1998: au total 5 envois, dont 1 hors-d'œuvre, 3 lettres personnelles.

1999: au total 2 envois, dont 2 hors-d'œuvre, 0 lettre personnelle.

2000: au total 6 envois, dont 3 hors-d'œuvre, 2 lettres personnelles.

Total général: 51 envois, dont 21 hors-d'œuvre, 17 lettres personnelles.

17 lettres réparties sur sept ans, voilà en vérité bien peu de lettres.

Le même calcul, appliqué à la contribution du frère, donne les résultats suivants :

Total général : 52 envois, dont 2 hors-d'œuvre, toutes les lettres ayant quelque chose de personnel.

L'un s'engage à fond, l'autre fait tout pour se dégager.

Le frère relance toujours le Nul, qui accuse réception sans enthousiasme et sans style, pour la forme et sans énergie, sans joie finalement.

25 % des lettres personnelles proviennent d'O'Nul, 75 % du frère.

Mes chiffres, quantitatifs et qualitatifs, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

Reste à comprendre à quel jeu nous sommes conviés.

Qu'ils se ressemblent va de soi, au point qu'à la lecture de certaines lettres personnelles je dois regarder la signature pour savoir à qui j'ai affaire. Des frères siamois ? Non, pas vraiment. Ils ne sont quand même pas pareils. J'ai été frappé constamment par le retrait d'O'Nul, qui refuse d'entrer en interaction en s'en tenant à des formules creuses, à tel point que j'ai sursauté quand tout à coup il affirme que son Église n'est pas celle du frère ou exprime le mépris qu'il éprouve pour Blaise Pascal, lui que le frère admire pourtant sans bon sens, ou encore que Guilton l'emmerde, bref qu'il ne partage pas grand-chose avec Untel : il souligne le quiproquo.

Untel, il cause tout seul.

Il regarde son image dans un miroir. Il sait qu'il n'est pas reconnu comme écrivain, Untel, mais comme polémiste, à cause des *Insolences*, de ses éditoriaux de *La Presse*, de son travail au ministère de l'Éducation, des demandes de conférences qui parviennent au polémiste qu'il est et non à l'écrivain qu'il aimerait être.

D'un autre côté je crois comprendre à travers les lignes qu'O'Nul non plus n'est pas vraiment un écrivain au sens traditionnel du terme, qu'il fait plutôt parler l'histoire, des personnages aussi certes, mais pas vraiment des personnages de fiction, qu'il est en somme à cheval sur le métier d'écrivain et celui d'écrivant, pour reprendre les termes de Barthes.

S'il fascine Untel c'est qu'il lui ressemble comme un frère, quoique légèrement en mieux parce qu'il flirte avec l'appellation d'écrivain sans tomber dans l'exclusivité, ce qui charme Untel: l'ambiguïté joue donc en sa faveur.

Comme s'il se regardait, et s'admirait infiniment.

Malheureusement ce qu'O'Nul a en plus, et dont Untel nous avertit qu'il se privera dès sa première intervention, est justement la partie honteuse dont l'autre fera étalage: la grossièreté, le *cul*, la *merde*, les insultes, la rage, la *bave* qu'il prétend voir mousser aux lèvres de Forest quand celui-ci discute amicalement quoique sans détour des *idées* de son interlocuteur.

O'Nul ne répond pas. De lui il ne dit rien, ou si peu, trop occupé à crachoter sa bile ou à faire ses délices de la crotte qu'il repère avec un soin maniaque, quand il ne l'invente pas pour se donner un gros plaisir.

Ce n'est pas là une *correspondance*, l'échange de points de vue divergents, une joute vigoureuse qui aurait pu avoir lieu, l'un ne partageant aucunement les convictions profondes de l'autre, non, elle n'a pas eu lieu parce qu'O'Nul l'a soigneusement esquivée d'année en année, chaque fois que le frère lui tendait la perche.

Le rendez-vous n'a pas eu lieu parce qu'O'Nul n'en a pas voulu.

Pour conclure

Serions-nous une bande de pissous?

Le *Salon du livre* de Jonquière ayant voulu fêter Untel pensa faire d'une pierre deux coups en l'invitant à participer à une table ronde en compagnie de Michel Tremblay et de Nancy Huston, une confrontation couverte par la télé de *Radio-Canada*, le culte des vedettes y battant son plein comme à l'accoutumée. Michel Tremblay cependant, du troisième sexe et sans doute pour cette raison même, attendu les bien connues positions du frère en la matière, menace inopinément de se désister à moins qu'Untel ne se retire lui-même, ce qui lui permet de terroriser les organisateurs du *Salon* parce que sans Tremblay... pas de *Radio-Canada*! On supplia Untel de lui céder et surtout

de ne pas se venger en brillant par son absence aux festivités prévues en son honneur...

Du grand guignol.

Je sais pour l'avoir vécu à répétition que les Québécois n'aiment pas la contradiction.

J'en prends à témoin cet avorton de *Correspondance*.

Au fait pour quelle raison s'est-on donné la peine de la publier?

Absolument tout ce qu'y raconte le frère ne se trouve-t-il pas déjà dans son *Journal*?

Jean Forest